

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 47

Artikel: Nos salons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS — Les nouveaux abonnés pour l'année 1904 recevront **gratuitement** le journal d'ici au 31 décembre prochain et un exemplaire de l'*Almanach du Conteur* (année 1903).

Chez nos amis de Morges.

Morges a son vin, petit cru vanté,
Donnant la joie et la santé,
Du vin qui n'est pas vos piquettes.
Mais sa grande spécialité,
Célèbre dans la chrétienté,
Ce sont les iselettes,
Les iselettes.

Ainsi chante-t-on dans *Les Iselettes*, la revue de M. Villemard, que la société des Jeunes patriotes de Morges a jouée, jeudi, au Casino de cette ville, et qui sera redonnée demain, dimanche, et une troisième fois dans huit jours. Vous ignorez peut-être ce que sont ces fameuses iselettes ? L'auteur va vous le dire :

C'est près du lac, dans les roseaux,
Qu'on prenait ces petits oiseaux.
Un vieux tendait ses cordelettes,
Et ses miroirs et ses pipeaux.
Un régal de municipaux,
Ce sont les iselettes,
Les iselettes !

Le vieux chasseur d'oisillons n'est plus, heureusement pour nos champs ; et longtemps avant que fût née la Société protectrice des animaux, on ne se régalaient plus d'iselettes dans les hôtelleries de la bonne ville. Maintenant

... On mange plutôt des perchettes,
Mais souvent, dans les soirs d'été,
Un chant plane sur la cité.
Ce sont les iselettes,
Les iselettes !

Ce sont elles qui par leurs cris,
Agaçant les nerfs, les esprits,
Font faire à Morges tant de boulettes !
Si nous sommes tous un peu fous,
Si tout est sens dessus dessous,
C'est grâce aux iselettes,
Aux iselettes !

Sens dessus dessous, Morges, la ville même ?... A demi fous, ses habitants ? Eh bien, monsieur Villemard, pour du nouveau, vous pouvez vous vanter de nous apprendre du nouveau ! Et l' Arsenal ne tremble pas sur sa base en voyant faire toutes les boulettes dont vous parlez ! Dans leur tombe, les Monod, les Muret et tous les patriotes qui donnèrent le branle à la révolution vaudoise, ne frémissent pas d'indignation !... Morges peuplée de brouillons et d'agités ! Monsieur le vaudeviliste, si ce que vous dites est vrai, — et comment douterions-nous de vos paroles, puisqu'elles sont imprimées et que ce sont nos amis de Morges eux-mêmes qui les chantent, — si ce que vous dites est vrai, nous ne retournerons chez vous que poussé par d'impérieuses circonstances, et non plus par pur plaisir, par besoin de calme et de rêverie.

Mais non, en dépit de tous les couplets,

nous irons flâner le plus souvent possible dans Morges la coquette, dont

Les rues ne sont pas en pente
Comme celles de not' chef-lieu.

Le long de son grand quai, nous irons recevoir le Mont-Blanc,

Quand le flot nacré chante doucement.

Nous donnerons le bonjour aux tourelles qui mirent leur silhouette dans le port construit pour la flotille de Leurs Excellences, et, après avoir fait le tour de l' Arsenal, nous nous plongerons dans les ombrages des allées du Parc, sur la rive de

... La Morges verte et douce,
Qui descend jusqu'au lac d'azur,
Le long des herbes et des mousses,
Sous la ronce et le bois obscur.

Puis nous pousserons une pointe jusqu'à la promenade favorite des Morgiens,

Dans le Petit-Bois, quand vient l'heure exquise
Où la lune d'or tremble au firmament.

Morges a le respect des arbres. Ses vertes avenues sont au nombre des plus belles de la Suisse. Il faut entendre, au printemps, les concerts qu'y donnent les iselettes. A leur gazouillis se mêlent les chants des jeunes filles qui descendent de Vufflens-le-Château, les bras chargés de jonquilles, qu'on appelle à Morges des « jaunisses ».

C'est une antique tradition
Que ce joyeux voyage,
Pèlerinage d'affection,
Devoir de voisinage.

Morges a l'oiseau, Vufflens la fleur.

Ainsi la poésie
Unit la grâce et la candeur
Au chemin de la vie.

Certains esprits malencontreux
Décrient les « jaunisses »,
Vufflens aura comme Montreux
Sa « Fête des narcisses ».

Ces jours-là, au retour des joyeuses cohortes fleuries de corolles d'or, c'est une belle animation dans les deux larges artères de la ville. En débite-t-on alors des petits pains « chez Perrin, chez Bezençon ou chez Michelod, le bon garçon ! » Les pintiers prennent leur revanche dans les semaines de mobilisation, le jour de la célèbre mise des vins de la commune, ou bien encore lorsque

Pour acheter du sucre d'orge
Et des petits cochons,
On vient à la foire de Morges.

Elle est fréquemment gratifiée des douches célestes, cette foire, si nous en croyons M. Villemard :

Dans la ville aux iselettes
Nos bons paysans
S'en vont vider des quartettes
Pour rincer le dedans.
C'est une foire aux grenouilles
Que celle d'ici.

Mais revenons aux iselettes. Comment se fait-il que ces innocentes créatures bouleversent une cité qui semble être l'image de la paix et du bonheur ? Il paraît qu'à leur exemple les

scribes se prennent parfois de bec dans leurs journaux :

Ici les plumitifs
Ont des tempéraments trop vifs

et que la politique — qui se fût douté qu'on en fit à Morges ! — tourne la tête aux citoyens, comme les raisins aux grives :

La politique vous dérange,
La politique vous dérange,
Politiciens, rentrez chez vous
Ou vous serez tout à fait fous.

Tout à fait ? Non. Ni même à moitié. On a la tête plus solide que cela à Morges. On y a de l'esprit aussi, et, à la représentation de jeudi, on a ri de bon cœur aux gaies boutades de l'auteur des *Iselettes*.

Quant aux mamans, elles ont applaudi des deux mains aux couplets que chantent les pensionnaires de Prusse, de Russie, d'Autriche ou d'Ecosse :

Nous sommes envoyées par nos mères
Dans cette ville des bonnes manières,
Pour recevoir d'utiles leçons
Et nous former aux belles façons...

O vous, Morgiens débonnaires,
Choyez les petites pensionnaires !
Nous sommes votre rayon de gaieté,
Nous faisons votre prospérité.
Il faut bien que nos troupes ingénues
Animent un tant soit peu vos rues !

Ce n'est pas le couplet final de la revue de M. Villemard, mais ce sera la dernière de nos citations. Ces demoiselles ont trouvé la note juste. V. F.



Gros livre, gros mal.

Le professeur de philosophie Desnioles est affligé d'une femme acariâtre, qui lui rend la vie amère. L'autre jour, cette nouvelle Xantippe lance à la tête de son mari un épais ouvrage in-quarto dont il est l'auteur. — Ah ! fait tristement le philosophe, pourquoi n'ai-je pas été plus concis dans mon *Traité du bonheur* ? Les anciens avaient bien raison de dire qu'un gros livre est un grand mal !

Nos salons.

Nos goûts ne sont pas ceux de nos aïeux. Après tout, cela n'a rien d'étonnant, les goûts et la mode suivent la loi commune ; tout change avec le temps. « Cependant, disait un chroniqueur de la *Bibliothèque universelle*, il est impossible de se dissimuler que les goûts de la présente génération sont de plus en plus pour la somptuosité, et que la simplicité a le dessous. Comparez une maison meublée il y a trente ans avec un appartement d'aujourd'hui. La jeune dame de nos jours trouve le

salon vide et nu, et le peu de meubles qu'il contient lui semblent lourds et incommodes. L'ancienne habitude de mettre une grande table au milieu, avec un tapis de velours et, dessus, de vastes albums, lui semble le comble du mauvais goût. La cheminée de marbre blanc, avec sa garniture de bronze doré, pendule flanquée de deux grands candélabres et de vases de Chine, tous soigneusement sous verre, et la haute glace derrière, qui monte jusqu'au plafond, lui rappellent une chambre d'hôtel. Le tapis de Bruxelles, qui couvre tout le plancher et pénètre jusque dans les coins, ne lui plaît pas davantage.

Mais, quand elle reçoit la visite de sa tante, la vieille dame déclare que le salon meublé à la mode actuelle est tellement encombré de petites choses qu'on n'ose pas y remuer, de crainte de renverser le chevet et la toile de valeur qu'il supporte, ou de glisser sur un des tapis d'Orient jetés çà et là sur le parquet brillant. Après avoir risqué de s'asseoir sur une table à café de marqueterie très basse, qu'elle prend pour un siège, elle finit par se réfugier sur un sofa confortable, tout chargé de coussins japonais et surmonté de deux beaux palmiers. « Quel beau brocart de soie ! s'écrie-t-elle. Je me souviens que votre grand-mère avait justement une robe de la même étoffe au bal de la cour, mais vous vous en servez pour recouvrir vos chaises ! Vous me versez du thé dans une précieuse tasse de Saxe, mais où puis-je la poser, ma chère ? Je ferais une tache à cette table de satin, et d'ailleurs elle est couverte de tant d'argenterie que je n'y vois pas la moindre petite place. Que pouvez-vous faire de toutes ces babioles ?... Tiens, je remarque, parmi toutes ces inutilités d'argent ou d'ivoire, les mêmes poteries que votre mère donna un jour aux fermiers, parce qu'elle les trouvait trop laides ! » Et, de fait, les salons d'aujourd'hui, avec tout leur luxe, ne sont souvent qu'un méli-mélo qui fait penser bien plus à un capharnaüm qu'au logis confortable d'une femme de goût. »



Bonne mine à mauvais jeu.

Que d'impôts ! que d'impôts ! Encore un peu, et le fisc absorbera à lui seul toutes nos ressources, toutes nos économies. On murmure un peu partout et à bon droit ; mais on paie ;.... parce qu'on ne peut faire autrement.

Ce sujet de plainte, qui ne date pas d'hier, inspira jadis à *L. Monnet* la chanson suivante, qui se chante sur l'air : *Allons, Babet, un peu de complaisance, etc.*

Combien de fois d'un jour l'on entend dire :

« Vive la Suisse et notre liberté !
 » O mon pays que j'aime et que j'admire,
 » A toi mon cœur et mon activité ! »
 Mais si le fisc réclame sa finance,
 Tous ces serments se dissipent bientôt.
 Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
 Sans murmurer, payez donc votre impôt.

Notre patrie aime bien qu'on la loue,
 Mais nos vivats ne lui suffisent pas ;
 A cette mère il faut qu'on se dévoue ;
 Offrons-lui donc nos écus et nos bras.
 Ne dites pas que la loi nous offense,
 A son début protégez-la plutôt.
 Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
 Sans murmurer, payez donc votre impôt.

Dans ce moment, montrons notre civisme,
 Accomplissons nos devoirs de bon cœur,
 Et répondons avec patriotisme
 Au doux appel fait par le receveur.

Voilà, je crois, la loi par excellence ;
 Pour s'y soumettre il n'est jamais trop tôt.
 Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
 Ne tardez pas à payer votre impôt.

Pour subvenir aux frais de la patrie,
 J'aimerais voir tous ses libres enfants
 Verser leur or dans une urne chérie,
 Sans receveurs ou tant d'autres agents.
 Ce temps viendra, gardons-en l'espérance,
 Mais, aujourd'hui, c'est la loi qui prévaut.
 Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
 Sans murmurer, payez donc votre impôt.



Le vin cher. — Entre deux joueurs de cartes, dans un café des environs de Lausanne :
 — Dis-voilà, Alfred, le vin est rude cher ; y faudra *poutzer* dix fois pour le litre, cet hiver.
 — Bah ! on se vengera sur les fondues.

Un banc pour le chanteur, s. v. p. — Un de nos abonnés nous écrit :

« Durant la dernière session du Grand Conseil, une soirée familière réunit un certain nombre de nos députés et de membres du Cercle démocratique, dans les locaux de celui-ci. On y entendit plusieurs discours et productions, entre autres une chanson par le vénérable doyen de notre corps législatif, M. le député Loup.

» Après cette production, qui eut grand succès, le président fit battre un ban, selon l'usage. Même on en battit trois : un pour le chanteur, un pour la chanson et un pour le doyen du Grand Conseil.

— Monsieur le président, fit alors avec bonhomie le bénéficiaire, qui était toujours debout, voilà bien des bans ; j'en suis très honoré ; mais, j'en voudrais encore un..... pour m'asseoir !

» Tandis que M. Loup chantait, un nouvel arrivant s'était emparé de sa chaise, sans y prendre garde. » B.

A l'occasion.

Une épithète, c'est toujours bon à prendre ; on en peut avoir besoin d'un moment à l'autre. En voici trois, qu'a composées, dans ses loisirs, un de nos fidèles lecteurs.

C'est égal, nous souhaitons à notre aimable correspondant un plus joyeux passe-temps.

POUR UN HONNÊTE HOMME

Passant, qui que tu sois,
 Je te somme
 De saluer ce défunt homme ;
 Il ne fut ni prince, ni roi,
 Mais honnête : découvre-toi.

POUR UN AUTEUR ENNUEYEU

On dormait en le lisant,
 On dormait en l'écoutant,
 Il était grand temps
 Que sous l'orme,
 A son tour, il dorme.

POUR UN PARESSEUX

Il passa sa vie à se reposer.
 S'il avait osé,
 Il se reposerait encor
 Après sa mort.

Mais il faut bien un jour peiner, vaille que vaille,
 .. Maintenant aux enfers... il travaille. V.

L'église.

Les fêtes du centenaire du canton de Vaud ont inspiré à M. Benjamin Grivel des pages bien amusantes qu'il publie dans le *Foyer romand*¹ de 1904. Nous en détachons ce qui suit :

L'église est si pleine qu'il y a des gens dans les allées. Sous les pieds retirés lourdement, on entend du sable grincer sur le plancher de la galerie ; des genoux dépassent les balustres ; les pantalons se relèvent sur les chaussettes blanches et sur les gros souliers à ceilllets de laiton luisants...

Les dossiers vibrent encore aux derniers accords de l'harmonium, lorsque au milieu des mouchoirs et des toux, la voix du pasteur s'élève ; et à chaque mot scandé, les pointes du rabat se redressent contre le menton.

C'est l'éloquence des grands jours, les effets de sermons de Jeûne, les comparaisons qui se déroulent, la parade des vieilles métaphores, fourbies dans le silence du cabinet, et qui paraissent prévues et automatiques comme des figurines d'horloge.

Des femmes s'émeuvent, et M^{me} la syndique, trouvant que Monsieur le pasteur n'a jamais si bien parlé, sent des picotements sur sa cornée humide.

Les hommes sont rétifs au grand jeu du patriotisme chrétien ; des regards se télégraphient même des goguenardises : « Y a rudement longtemps qu'on ne s'est vu ici ! » Mais des gens moins assurés, croyant saisir dans le discours des garde-à-vous et des allusions, cherchent une contenance en suivant la fuite oblique du tuyau du poêle, comme si c'était un amical conducteur emmenant au loin les menaces du fluide qui semble émaner du pasteur.

Cependant, le député de l'endroit donne, dans sa stalle du conseil de paroisse, les signes d'une inquiétude croissante ; une bourrasque d'émotion a chassé de sa cervelle l'allocution pourtant si soigneusement mémorisée ; et le brave homme fouille les pans de sa redingote pour en extraire un papier sauveur.

Mais un moutard, pour qui les choses traînent en longueur, désigne d'un index curieux un marmouset dont on a, — sur le conseil de la commission des monuments historiques, — respecté la grimace et le nez en as de trèfle. La mère, d'une étreinte bourrue, signifie le silence au bambin et cherche à le terroriser en faisant les gros yeux ; car, n'est-ce pas, il faut être sage dans la maison du bon Dieu.

BENJAMIN GRIVEL.

¹ Au *Foyer romand*. — Etrennes littéraires pour 1904, publiées sous la direction de Philippe Godet. — Lausanne. Payot et Cie, éditeurs. En voici la table des matières : Chronique romande, par *Ph. Godet* ; — L'engrenage, par *Virgile Rossel* ; — Les corbeaux. II neige, poésies par *Edm. Gilliard* ; — Le centenaire, par *Benj. Grivel* ; — Préface d'un livre, poésie, par *G. de Reynold* ; — Les enlaidissements de la Suisse, par *Georges Wagnière* ; — Ophélie, sonnet, par *Albert Rheinwald* ; — Le corbillard communal, par *Al. Ceresole* ; — Poésies, par *D. Baud-Bory* ; — Le peintre Steinlen, par *M^{me} Georges Renard* ; — Renouveau, sonnet, par *Jules Gross* ; — La vie, par *Gustave Kraft* ; — Sonnets, par *Edm. Vigüier* ; — Croquis d'Engadine, par *Gaspard Vallette* ; — Alma Mater, sonnet, par *René Moraz* ; — La nuit de la minuit, par *L. Courthion* ; — Ballades sur l'art helvétique de banqueter, par *Jules Cougnard* ; — Chez les snobs, par *Henri Jaccottet* ; — Les soirs, poésie, par *Henry Spiess* ; — Au pays des Tardiviots, par *Berthe Nicollier* ; — Promenade dans la ville grise, par *Edm. Gilliard* ; — En deuil du jour, sonnet, par *Alb. Rheinwald* ; — Le conte du sable d'or, par *Alfred Miloud*.



Terriblo grabudzo on dzo de boutseri.

L'assesseu avai decidà de tià sè dou caïons lo mimo dzo, mà n'avai qu'on trabetsset et po pouai l'utilisà po la segunda bita, l'avions ein-